

Georg Lukács

Où en sommes-nous ?

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :
Wo stehen wir? (1921)

Il occupe les pages 122 à 128 du recueil *Revolution und Gegenrevolution, Politische Aufsätze II* [Révolution et Contrerévolution, Essais politiques II], Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1976.

Il a été publié pour la première fois en hongrois sous le titre *Hol állunk ?* dans *Proletár*, revue du PCH éditée à Vienne, 1^{ème} année, 14 octobre 1920, pp. 3-4.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

GEORG LUKÁCS, OÙ EN SOMMES-NOUS ?



A handwritten signature of Georg Lukács in cursive script, written in dark ink on a light-colored background.

Georg Lukács (1885-1971)

Georg Lukács vit en exil à Vienne, exilé après la chute de la République hongroise des conseils. Il produit alors, pour la presse communiste de langue allemande et hongroise, des articles politiques commentant l'actualité.

Le texte que nous proposons ici, publié dans *Proletár*, revue du PCH éditée à Vienne, se situe dans une période de reflux de la vague révolutionnaire. Le découragement et la lassitude guettent les militants. Le mouvement ouvrier se divise, mais les lignes de fracture manquent encore de netteté, ce qu'a voulu pallier le II^{ème} congrès de l'Internationale Communiste, tenu fin juillet début août 1920, avec l'établissement des 21 conditions d'adhésion.

Ce sont les difficultés, les revers, qui permettent les prises de conscience, ce sont les expériences qui forgent le Parti de la Révolution.



Où en sommes-nous ?

Les apparences indiquent que l'hiver, comme l'an dernier, commencerait sous le signe du renforcement de la contre-révolution et de l'affaiblissement des forces révolutionnaires. L'offensive russe a échoué, les polonais progressent toujours, Wrangel remporte des succès à maints endroits, la coalition contrerévolutionnaire menée par les français en Europe centrale semble se former ! Par ailleurs, la grande vague révolutionnaire italienne s'est achevée, finalement, sans succès, elle qui avait atteint son apogée avec l'occupation par les ouvriers d'une partie des usines ; et la grève chez Bergmann, en Angleterre, après les signes précurseurs, ne va pas se déclencher, et si les tractations entre les dirigeants et le gouvernement sont restées infructueuses, alors elle commencera seulement comme lutte pour les salaires, et les revendications (petites-bourgeoises) de socialisation seront d'avance abandonnées. Entretemps, le processus de décomposition dans les grands partis ouvriers avance à un rythme rapide (en premier lieu dans le parti des Indépendants allemand) – comme la presse bourgeoise le constate en triomphant, et les défaitistes de la lutte de classes en tremblant. Il semble donc que nous nous trouvions devant une nouvelle vague contrerévolutionnaire. Comme si le front du monde ouvrier s'affaiblissait, celui de la contre-révolution se renforçait. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela.

Une juste politique prolétarienne ne peut se fonder que sur la juste connaissance des rapports de force entre les classes sociales. C'est donc le devoir élémentaire de tout homme politique prolétarien d'évaluer sérieusement et impartialement les faits, les rapports de force, et de révéler

avec une honnêteté impitoyable les constatations effectuées de la sorte. C'est donc déjà un fait indubitable, et il faut le constater en tant que tel, que l'agression concentrée de la contrerévolution contre le cœur de la révolution, contre la Russie soviétique, n'est qu'une question de temps. *Le front d'attaque commun va probablement être créé d'ici le printemps, peut-être même plus tôt*, et son début représente certainement le combat le plus dangereux parmi tous les combats jusqu'ici pour la Russie soviétique. Mais est-il vrai – en complément de cette vérité – que les forces de la Révolution ne s'unissent pas, qu'elles se dispersent même, que l'enthousiasme pour la révolution ne s'accroît pas, mais recule, et cède à une certaine lassitude, un certain abattement, à une hésitation ? Ce serait contrevenir à la franchise qui, justement pour nous, est obligatoire, que de nier qu'il n'y a pas déjà quelque chose de vrai là-dedans. Assurément, de nombreux présages, qui sont évalués par la bourgeoisie et le social-patriotisme comme la décomposition des forces (en particulier les scissions de partis), sont davantage les signes d'un renforcement, mais il est indubitable que l'on peut remarquer dans de nombreuses actions du monde ouvrier, surtout à l'occasion de l'aide à la Russie, à de nombreux endroits, un certain affaiblissement. Cela, nous ne devons pas simplement le constater comme un fait, mais nous devons aussi nous préoccuper des causes. D'autant plus que l'examen de ces causes mène en droite ligne à la question des scissions des partis, il mène aux questions des conditions d'adhésion à l'Internationale de Moscou, et aux discussions qui ont commencé à leur sujet, qui en même temps indiquent la voie pour combattre l'affaiblissement, pour retrouver la joie de la lutte.

Brièvement dit : *la pusillanimité du moment doit être comprise et évaluée véritablement comme le succès de la tactique de la bureaucratie du Parti Socialdémocrate et des syndicats.* Toute l'année passée, le monde ouvrier de presque toute l'Europe a brûlé d'une fièvre révolutionnaire, en particulier au printemps et en été. Et cela n'a pas simplement été causé par la crise du capitalisme et par la situation critique du monde ouvrier. Initialement, la manifestation révolutionnaire de cette insatisfaction est apparue, pas seulement dans la lutte contre les symptômes de la situation critique (les revendications économiques), mais aussi dans la sympathie pour la Russie soviétique. Le monde ouvrier a voulu aider l'avant-garde russe du prolétariat, elle a voulu empêcher que les mercenaires du capitalisme étouffent dans le sang la révolution, *dont ils avaient l'intuition – même si ce n'était pas avec une conscience claire – qu'elle était leur propre affaire, l'avant-garde avancée de leur propre révolution.* Les dirigeants ont tout entrepris, tant du côté des syndicats qu'aussi du côté des partis, pour faire échouer ce mouvement. Pas par une résistance ouverte. S'ils avaient essayé cela, le monde ouvrier les aurait certainement rapidement démasqués, et les aurait chassés là où est leur place, dans le camp de la bourgeoisie. Bien au contraire. Ils l'ont fait en se plaçant « à la pointe » du mouvement. Ils se sont placés à sa tête et d'un côté, ils lui ont enlevé toute acuité révolutionnaire et force des objectifs : par exemple, au lieu d'empêcher les livraisons de munitions par des actions effectives directes, ils ont créé des « commissions de contrôle » à côté du travail desquelles l'armement contrerévolutionnaire de la Pologne a pu se poursuivre sans encombre ou avec de petites « perturba-

tions » qui n'ont guère pesé, et la victoire de Varsovie a été possible. Mais ils ont de même enlevé son acuité au règlement révolutionnaire du combat, à la tactique révolutionnaire. Et en vérité en restreignant à tout prix chaque mouvement dans un carcan « légal », en empêchant le heurt avec l'État capitaliste (mouvement italien), en repoussant toujours le moment des actions du monde ouvrier par des discussions interminables et infiniment détaillées (grève anglaise chez Bergmann), ils sont parvenus à ce que la joie du combat unitaire des travailleurs faiblisse déjà au moment décisif, à ce qu'ils tendent déjà à s'accommoder des « résultats » du marchandage.

Par suite de cette stratégie ciblée et habile de lassitude, une large couche du monde ouvrier se trouve au moment présent dans un état de déception. Ce n'est pas étonnant. Ils « combattent » déjà depuis presque un an pour la Russie soviétique – et les luttes n'ont aucun résultat sérieux. Depuis des années déjà, la « socialisation » est constamment à l'« ordre du jour » – et cela ne change rien à l'évolution de la société, leur situation matérielle est plus mauvaise de jour en jour. Et comme la classe ouvrière ne peut apprendre que dans la lutte et par la lutte, que l'idéologie du monde ouvrier d'Europe occidentale ne connaît encore pas d'autre forme que celle qui leur est prescrite par leurs dirigeants, il est inévitable qu'ils soient saisis par une déception. Cette déception n'a pas encore atteint le point où le prolétariat d'Europe occidentale comprendrait que ce c'est pas son combat contre le capitalisme qui est en général sans issue – *mais que tous les combats jusqu'ici ont été infructueux parce que ce n'étaient pas d'authentiques combats*. Mais comme la

déception sur les luttes parlementaires a conduit aux illusions sur les actions purement économiques, lesquelles doivent encore être dissipées, prévisiblement, par de nombreuses tentatives sans succès, afin que le monde ouvrier puisse en tirer les enseignements, l'infructuosité des actions conduites par les « dirigeants » se manifeste provisoirement pour une part par un simple abattement, pour une part par une défiance à l'égard des dirigeants, cela se manifeste dans la croyance erronée *selon laquelle les masses elles-mêmes, telles qu'elles sont, seraient les acteurs et les vecteurs de la révolution, de sorte que la révolution serait sans issue aussi longtemps que l'ensemble du prolétariat ne sera pas totalement et inconditionnellement sur des bases révolutionnaires.*

Les conditions d'adhésion de l'Internationale Communiste de Moscou abordent la question de manière précise. Ce serait de la myopie de croire qu'il s'agit là exclusivement de questions d'organisation. Cela, on le disait aussi autrefois, lorsque s'est réalisée la scission du parti entre bolcheviks et mencheviks.) Voilà quelle est la question d'organisation : *la question de la conduite de la révolution, la question vitale de la révolution.* Et elle n'est pas seulement la question vitale de la révolution parce que, avec l'organisation très développée de la classe capitaliste, même dans ses crises, avec les forces contre-révolutionnaires concentrées, justement par suite de la crise, la victoire ne peut être obtenue qu'avec une telle organisation de combat. Mais cela principalement parce que les défaites inévitables, les phases de stagnation incontournables du combat révolutionnaire, peuvent être exploitées pour accroître les forces de la révolution grâce au seul enseignement des expériences, au lieu d'entraîner

de la démoralisation ou de l'abattement. L'éminent communiste hollandais Gorter soulève dans sa lettre ouverte à Lénine¹ la question de la « direction » et indique qu'elle a signifié en Russie quelque chose de totalement différent de ce qu'elle signifie en Europe centrale et occidentale. Cette lettre, l'aile droite des Indépendants allemands se l'est naturellement appropriée avec enthousiasme. Elle l'a fait avec un grand enthousiasme, mais avec davantage encore de déformation et de malveillance. Le camarade Gorter se place en effet, même si c'est à notre avis avec de faux arguments, en tout cas sur des bases révolutionnaires. Quand il oppose les actions révolutionnaires des masses elles-mêmes aux dirigeants, quand il nie l'importance du « chef » dans la révolution, il représente par rapport aux partis d'Europe occidentale existant actuellement un point de vue – relativement – progressiste, plus révolutionnaire. Il voit qu'il faudra finalement et radicalement régler les comptes avec ces dirigeants. C'est seulement sur le *comment* régler les comptes qu'il fait erreur. Aux couches dirigeantes opportunistes et traîtres, il oppose l'action mythiquement unitaire des masses. À la place du vieux charlatanisme socialdémocrate, il installe une *mythologie révolutionnaire* au lieu de recommander *le remède de la révolution scientifique*. À la place de la mauvaise direction, il ne recommande pas la bonne direction, mais l'absence de direction. Mais quand les Indépendants d'Allemagne ou d'ailleurs se saisissent de ces plans avec enthousiasme, ils

¹ Herman Gorter (1864-1927), poète et militant communiste, *Réponse à Lénine sur La maladie infantile du communisme*, Paris, Librairie Ouvrière, 1920. Il fut en avril 1920 l'un des fondateurs du Parti Communiste Ouvrier d'Allemagne (KAPD).

sont ouvertement malveillants. Car quand ils se réclament à l'encontre de Moscou de l'« autonomie » des masses, ils comptent bien pouvoir, *avec l'égarement des masses*, perpétuer *leur propre direction – opportuniste*. Leur démocratie, comme son modèle, la démocratie de l'État bourgeois, n'est rien d'autres que l'assurance du règne de la couche dirigeante (de la bureaucratie du parti et du syndicat) grâce à la naïveté des masses : ils s'adaptent « démocratiquement » au niveau de la conscience de classe, à l'idéologie confuse, à l'infection des larges masses par les problèmes de pensée et de vie petits-bourgeois, dans le but de *préserver leur rôle personnel de direction*. Face à cela, la prétendue « dictature » de Moscou signifie que les couches prolétariennes regroupées dans le Parti Communiste, indiquent avec une conscience claire la direction pour leurs frères moins évolués, que par l'enseignement idéologique de leur action et de leur propagande, ils favorisent le cours du processus révolutionnaire, que *le prolétariat dans son ensemble pense et agit comme sa situation de classe et ses intérêts de classe l'exigent bien*.

Mais en apparence, même la conscience humaine la plus claire, l'action la plus résolue, la plus ciblée et la plus juste, ne peut que dans une mesure très limitée accélérer le processus de l'histoire. Le processus de l'histoire suit le chemin du retournement les unes dans les autres des oppositions dialectiques. La déception au sujet des dirigeants doit déclencher une crise dans le monde ouvrier européen. La crise se manifeste dans la lassitude et l'abattement que l'on peut remarquer aujourd'hui. Mais la crise ne peut provisoirement pas se terminer avec le fait le monde ouvrier déçu de ses dirigeants trouve tout de suite

son guide qualifié : l'Internationale Communiste. Il doit auparavant surmonter la phase dangereuse de la scission du Parti, des actions sans direction. De même qu'il n'a pu être déçu de ses anciens dirigeants qu'à ses propres dépens (et ce processus n'est aujourd'hui pas encore totalement terminé), il ne peut aussi qu'à ses propres dépens arriver à comprendre la nécessité d'une autre direction. Et cette deuxième crise a seulement commencé avec la grève italienne. Les conditions de l'Internationale de Moscou accélèrent fondamentalement ce processus. Le fait que de grandes masses d'Indépendants rejoignent le Parti Communiste, sans *station intermédiaire*, est un signe de ce que la solution est proche, et pas dans un lointain inatteignable. En même temps qu'il nous faut donc effectivement voir le mouvement ouvrier en crise, (dans de nombreux endroits), *les scissions de parti ne sont pas des signes de la crise, mais elles sont bien au contraire les présages de la fin de la crise.*

[1920]

